

corbières matin

le quotidien du banquet



journées
Claude Simon :
le sujet singulier
et l'histoire

Affiche : Claude Simon, hommage p. 5 — **L'auberge espagnole :** Dostoïevski p. 20 — **Un été des étals :** Le cabillaud p. 23 — **Garrigue :** Les gorges de l'Orbieu p. 26 — **Inédits :** Guy Goffette p. 28

superette

L'Ancoule

Nadine Alquier vous accueille
du lundi au dimanche matin

Alimentation – Produits régionaux
Fruits & Légumes

Place de l'Ancoule - Lagrasse – Tél : 04 68 43 13 92



**Jean-Philippe
Alquier**
LES CUIVRES
atelier de restauration

6, rue Saint-Michel
11220 Lagrasse
Tél : 04 68 43 14 91

...

Café de la promenade



...

Thierry Jaubert
Lagrasse

...

Pas de Banquet sans Borderouge

Château Prieuré-Borderouge

Alain et Natacha Devillers-Quenehen

la vérité !

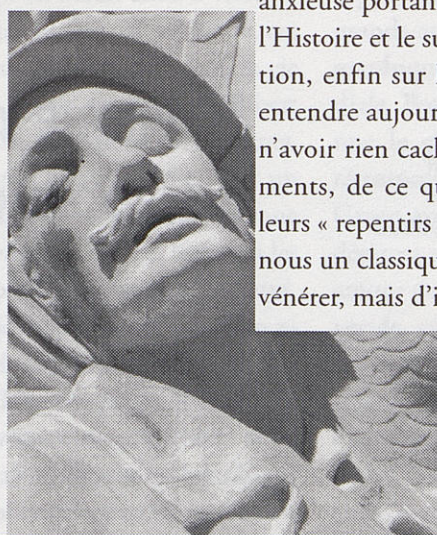
Accueil
permanent
au chais
dégustation
vente de vin
Corbières
signé

À 1 mn de
Lagrasse



Bien sûr, il y a le prix Nobel, les traductions qui se multiplient, les thèses ou les études qui peuvent nous aider à le lire ou à le relire. Mais Dieu merci, Claude Simon est bien vivant, et son œuvre n'a pas fini de porter ses fruits. Des écrivains qui ont tiré pour eux-mêmes les leçons de son parcours viennent aujourd'hui à Lagrasse nous faire partager leur lecture. Jean-Paul Goux, François Bon et Jean Rouaud ont découvert Claude Simon à un moment crucial de leur parcours. Comme Dominique Viart, qui les accompagne et qui a montré dans une belle étude la cohérence de toute l'œuvre à partir d'un examen de *La Route des Flandres*, ils savent que la démarche critique, lorsqu'elle est humble et attentive, peut contribuer à prendre la juste mesure d'une écriture vraiment novatrice qui ne se laisse épuiser par aucun commentaire.

Alors que le Nouveau Roman, auquel on rattache d'ordinaire Claude Simon, a souvent été accusé de formalisme, ils nous montreront en lui un écrivain dont la vocation maintes fois réaffirmée d'artisan du langage est tout entière au service d'une interrogation anxieuse portant sur la mémoire, sur le rapport entre l'Histoire et le sujet singulier sans cesse remis en question, enfin sur la possibilité pour la fiction de faire entendre aujourd'hui la prose du monde. C'est pour n'avoir rien caché de ses hésitations, de ses tâtonnements, de ce que les peintres classiques appelaient leurs « repentirs », que Claude Simon est devenu pour nous un classique, et un maître qu'il importe, non de vénérer, mais d'interroger avec ardeur.



calendrier

petits formats

samedi 8 août

Parution du n° 38 de *Corbières matin*

9 h

Sortie pédestre : *Féerique, le chemin des mitounes au Villar-en-Val*

9 h 30

Atelier de lecture autour de l'œuvre de Claude Simon, animé par François Bon

15 h

Cycle vidéo *Un siècle d'écrivains* : René Char

16 h

Les rencontres de l'abbaye
Lecture de textes de Claude Simon
par les comédiens

17 h

Cycle documentaire
Le Convoi de Patrice Chagnard

18 h

Les rencontres de l'abbaye
« Claude Simon : ce dont il hérite, ce qu'il change » animé par Dominique Viart, avec François Bon, Jean-Paul Goux, et Jean Rouaud

21 h 30

Cinéma aux étoiles
Pickpocket de Robert Bresson

21 h 30

Concert de musique de chambre

24 h

Journal télévisé du Banquet



Musique de chambre à l'abbaye

Ce soir à 21 h 30, dans le petit cloître de l'abbaye, le trio baroque *L'Offrande musicale* propose un concert de musique de chambre avec au programme J.-S. Bach, Blavet, K.P.E. Bach, Corelli, Simonetti.

L'Offrande musicale est composé de Jacques Lesburguères, flûte, François Gilles, violon, et Claude-René Tabacik, clavecin.

Entrée : 50 F ; tarif réduit : 35 F

Claude Simon,

hommage

par François Bon

C'est très étrange d'assister à cela, en spectateur et d'un peu loin. On se dit qu'on aurait aimé à vivre au temps où venaient, neufs, jamais lus par personne, ces objets de prose qui s'immiscent si profond dans la vie personnelle, et c'est Balzac en son temps, ou Flaubert ensuite, ou venus de plus loin Dostoïevski et Faulkner, ou encore dans notre langue les volumes un par un ajoutés qui formeront la spirale en boucle continue d'*À la recherche du temps perdu*, et tous ces livres on les a découverts comme déjà des monuments du passé, un passé parfois très proche mais chose à quoi rien ni personne ne pourra jamais ajouter. Et voilà qu'à mesure que s'achève le siècle, une poignée d'œuvres sont là devant nous, avec cette puissance aussi d'œuvre, mais nous savons, tout proche même si nous n'oserions le déranger dans cet atelier, celui qui s'en est fait traverser. Il y a ainsi Julien Gracq et Maurice Blanchot, quand bien même aucun des trois n'aimerait peut-être le rapprochement avec les deux autres, et donc Claude Simon.

Rapprochement pourtant productif, parce que les figures de réception pour chacun des trois divergent : Blanchot parce que son objet de travail s'est déporté du récit au statut même de l'écriture et comment elle

travaille, ce qu'elle expose, du dedans de celui qui s'y livre ; Gracq, un espace de fiction soumis jusqu'en sa trame narrative à la seule autonomie de la phrase, délaissant peu à peu l'imaginaire pour un magistral travail d'appréhension du réel, la ville de Nantes par exemple. Si aucun des deux n'a échappé à sa part de malentendu, l'image de l'œuvre est venue se superposer exactement à son travail, et ce n'est pas le cas, encore aujourd'hui, de Claude Simon.

Il y a pourtant eu le prix Nobel, mais même pareil coup de boutoir ne lève pas la totalité d'une part de malentendu sans doute liée à notre propre proximité de l'histoire donnée à déchiffrer.

Car, *histoire*, ce serait peut-être le mot central. Le rapprochement, qu'on laissera ensuite, de ces trois grands auteurs, est encore productif là : ils ont biographiquement traversé deux séismes d'échelle mondiale. Pour chacun des trois, cette traversée est devenue le champ central de l'œuvre, par un interdit rétrospectif pour Blanchot, comme virage décisif pour Gracq avec *Un Balcon en forêt*, mais c'est manière de désigner tout de suite l'excès où était d'emblée, loin en amont de son œuvre, Claude Simon. La première traversée, celle de la première guerre mondiale, Gracq par exemple a dit comment enfant, recevant chaque semaine *L'Illustration*, l'apprentissage de la lecture s'identifiait à cette découverte du monde extérieur, vécue comme catastrophe. Pour Claude Simon, la catastrophe a précédé : son père, officier (Claude Simon est né à Madagascar), de ceux qu'on envoya à cheval et pantalon rouge devant les premières automitrailleuses, est mort en août 1914. Est-ce que cela a obscurément compté, pour le jeune peintre qui quitte

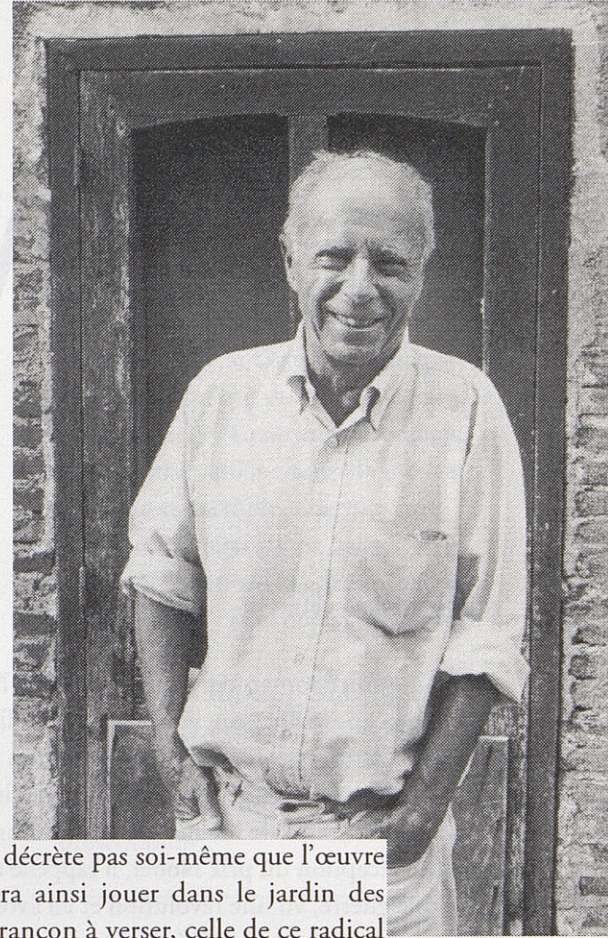
Perpignan, une traversée énigmatique de la guerre civile espagnole ? Si Claude Simon retourne sans cesse ce qui est énigme pour lui-même, ce point précis reste obscur. Mais les trois cent quatre-vingts pages de *L'Acacia* n'examinent qu'une seule nuit : celle où un type de vingt-cinq ans, à vingt-cinq ans de distance, est mobilisé depuis la maison familiale de Perpignan dans une caserne de l'est, et refait le même itinéraire que ce père qu'il n'a pas connu, avec un tel parallélisme de destin que c'est à cheval lui aussi que sur les routes de Flandres on l'enverra au-devant des chars de Rommel. Cette seule nuit, avec les lumières des villes qui défilent aux trop longs arrêts du train de mobilisés dans les gares, et qu'on s'allonge sur la banquette et que s'ouvrent les portes des compartiments, sera comme une clé sur trois cent quatre-vingts pages déployées pour tenter de reconquérir un peu de la mémoire du père jamais connu, par fragments juxtaposés, constructions toutes imparfaites parce que butant sur un même mystère qu'on va lentement détourner pourtant par ces lancées partielles de mémoire rejointe. Si on devait proposer un seul titre à quelqu'un qui n'aurait pas encore osé se lancer dans la lecture de Claude Simon, ce serait de commencer par *L'Acacia*.

Ce n'est pas, en abordant Claude Simon par cette face, comme on dirait d'une montagne, qu'on voudrait privilégier des contenus, lecture de l'histoire immédiate vécue comme énigme, au détriment des formes. Mais Claude Simon paye trop cher d'avoir été depuis des décennies considéré et commenté comme pur expérimentateur de formes, auteur à ne lire que pour le plaisir de puzzles intellectuels. Ceux-là d'ailleurs ont eu un peu de mal à accepter cet ultime grand virage de l'œuvre, cette presque trilogie d'une écriture ample et continue, qui ne cède rien des audaces formelles antérieures mais les accomplit, ce grand mouvement presque symphonique, *Les Géorgiques*, *L'Acacia*, et cette figure ouverte qui les prolonge sans clore, *Le Jardin des Plantes*.

Par exemple, ce qui est nouveau et pas encore assez dit, c'est comment l'évidence symphonique par quoi cette œuvre vient coïncider avec la fin du siècle en le décrivant tout entier dans son emprise, depuis ses pires séismes même, donne à rebours une autre dimension de lecture à ce que Claude Simon a dû parcourir seul, gardant toujours cette sorte de défiance à ceux qui voulaient l'embaucher dans ce processus où l'écriture est seconde devant l'intellect (sa réponse à Merleau-Ponty, qu'il aime à citer : « Il doit être bien intelligent, ce Claude Simon dont vous parlez », au sortir d'un colloque). Beaucoup a été dit sur ce basculement que Claude Simon (dans son *Discours de Stockholm*, il examine ce même renversement déjà chez Balzac et Stendhal, ou Proust) instaure comme proéminent dans son travail : une écriture du *présent*, et ce qui est présent à la mémoire ou aux sensations à un instant donné, celui qu'on écrit, c'est une totalité où tout vient à égalité, un tableau d'égale simultanéité et proximité (« L'écrivain, dès qu'il commence à tracer un mot sur le papier, touche aussitôt à ce prodigieux ensemble, ce prodigieux réseau de rapports établis », dans le *Discours de Stockholm*, pour commenter la citation de Tolstoï : « Un homme en bonne santé pense couramment, sent et se remémore un nombre incalculable de choses à la fois »). Mais tableau fondé pourtant par de mêmes figures centrales, obsessivement récurrentes, avec lesquelles on ne saurait tricher, ne serait-ce que par contournement. Dans le très beau et précis *Claude Simon* que Lucien Dällenbach a publié au Seuil (collection « Les Contemporains », 1988, un livre toujours nécessaire), un seul exemple, cette photo prise par un copain de régiment, où à côté de Claude Simon il y a cette jument qui lui sauvera la vie en « galopant quatorze kilomètres », et ce soldat en vareuse claire qui mourra au premier affrontement, et Simon écrit à Dällenbach : « Cette image me fait toujours un peu mal au cœur. »

Cette nouvelle dimension de lecture, c'est ce même principe de simultanéité, appliqué à l'œuvre même. Quand on ouvre à nouveau *Leçon de choses*, on ne comprend pas, on ne reconnaît pas le livre. Parce qu'on a lu *L'Acacia* ou bien *Le Jardin des Plantes*, voilà

Claude Simon,
par Jean Dieuzaide



que derrière chaque fragment, la pièce délabrée de la maison, le lieutenant avec ses jumelles, et même cette scène d'amour longuement effeuillée, on voit intérioriquement des souterrains, des passages transverses, des images ailleurs décrites comme directement prises au réel, et c'est soudain comme un chant continu sur ce que l'œuvre évoque en nous. Alors, paradoxalement, celui qui était fier de dire que « le roman traditionnel n'est plus possible », produit lui aussi, comme Proust et Faulkner désormais, une lisibilité éclairante, immédiatement saisissable. Sauf que le statut, l'emprise, la proximité au réel, la gamme des constructions (voir le livre important de Dominique Viart : *Une mémoire inquiète*, PUF, collection « Écrivains », 1997), que catalogue le mot *roman* se sont décalés, ou agrandis, mais ont comme accepté de l'intérieur, désormais, ce qui venait en rupture. Et c'est à cette condition, rupture comprise, que la fiction garde dialogue avec les grandes forces de l'humain devant ce qui le déborde, par et dans sa propre histoire, telle qu'il la lui faut décrire.

Par exemple, encore, *Histoire*. Tout correspond, l'éclatement des constructions, la liberté des syntaxes, le déplacement des angles de vue à mesure qu'on déplace l'objet décrit, dislocation des temps, mais comme une dislocation aussi de celui qui se présente devant l'écriture et la rassemble, de ce qu'on a nommé autrefois *nouveau roman*, et pourtant, tout est là immédiatement de ce qui fera ensuite la symphonie de *L'Acacia*, mémoire familiale, présence des séismes, radical déplacement dans la proximité de ce qu'on dit et de ce qui est dit, comme si l'avancée en littérature se mesurait à cela aussi : faites, s'il vous plaît, l'expérience. Rouvrez *Histoire*, et lisez : c'est de notre histoire qu'il s'agit, mais, trente ans après la parution du livre, c'est nous qui avons le plus changé. Nous sommes ouverts un peu mieux pour l'accepter, ou plutôt accepter que dedans nous ce soit ainsi que cela pense, que cela voit. Et *Histoire* n'a plus rien d'une étrange manipulation d'avant-garde, devenu simplement un livre classique, intime et nécessaire, parce que c'est avec cela, ces images, ces choses ramenées à la phrase, que nous-mêmes appréhendons notre propre histoire.

Reste qu'on ne décrète pas soi-même que l'œuvre qu'on rassemble ira ainsi jouer dans le jardin des grands. Il y a une rançon à verser, celle de ce radical déplacement des données, et, en amont encore, de cette énigme qui reste : il ne suffit pas de l'expérience biographique, la plus radicale qu'elle soit (elle l'a été pour Claude Simon), pour produire chez celui qui la traverse une vision neuve, et il ne suffit pas de rendre compte de cet excès dans l'expérience pour la rendre signifiante. C'est plutôt ce qui reste, le « ce qui est », à l'endroit même où cela, la jument qu'on éperonne, le mort à vareuse claire, n'accède pas à signifier.

Un immense écrivain arrive peut-être au terme d'une œuvre radicalement contemporaine, parce qu'une de ces très rares à parvenir à éclairer le temps dont elle sourd. Nous sommes, nous, encore très loin du terme de ce qu'il y a à trouver, simplement lire, dans ce que cette œuvre rassemble. C'est de nous maintenant qu'elle exige, et pourtant c'est nous qu'elle agrandit, plus radicalement aujourd'hui qu'aucune autre, dans sa difficulté même.

rencontre

Un écrivain dans le siècle

par Dominique Viart

Un premier roman paru en 1945, prix Nobel de littérature en 1985, son vingt-troisième livre sous presse à l'automne 1997 : Claude Simon est bien l'écrivain de ce demi-siècle. Dans le portrait « historique » qu'il dresse de lui-même à l'occasion du discours de réception du prix Nobel, il rappelle avoir traversé une guerre, vu une révolution et en avoir vécu la plupart des vicissitudes. Répartie sur ces cinq dernières décennies et nourrie de telles expériences, son œuvre interroge le siècle comme ceux dont il hérite, à travers des fictions qui, jamais, n'en proposent l'élucidation. Un temps associée par la réception critique au corpus « néo-romanesque », elle dialogue en fait avec les plus grandes : Stendhal, Proust, Faulkner, Joyce... sont ses intercesseurs. C'est dire qu'elle procède de la modernité romanesque, comme elle se nourrit de modernité picturale. Cézanne, Bacon, Dubuffet, Rauschenberg, Louise Nevelson, Tapiès... gravitent aux environs de l'écriture simonienne comme des « alliés substantiels ». Longtemps méconnue hors du cercle de plus en plus vaste des lecteurs avisés, elle passe pour « difficile ». Mais qui la lit vraiment et se laisse emporter dans ses méandres ne peut plus guère s'en déprendre.

Exigeante avec elle-même, sans complaisance pour les modes littéraires, elle ne se satisfait pas du chemin parcouru et, sans cesse, remet sur le métier l'ouvrage. Les livres les plus récents – *Les Géorgiques*, *L'Acacia*, *Le Jardin des plantes* – reprennent ainsi la matière des plus anciens – *L'Herbe*, *La Route des Flandres*, *Histoire* – pour en donner une nouvelle configuration. Que l'on ne cherche pas dans ces reprises quelques tarissements de l'inspiration : l'inspiration n'a pas de

part dans cette écriture qui fait le deuil des grands mythes de l'écrivain : génie inspiré, visionnaire de talent, secrétaire de l'État civil, promeneur de miroirs, porte-parole du monde ou prophète des lendemains. Au plus près des choses et de l'homme, elle cherche sans relâche à comprendre comment les écrire – et ce qui se produit quand on les écrit. Car l'œuvre sonde aussi l'écriture, non qu'elle soit travaillée par quelque tentation solipsiste, elle est trop chargée de mémoire pour cela, mais parce que l'écriture est sa pratique et qu'elle ne saurait en garantir la transparence.

Attentif à ce qui se joue *dans* l'écriture, Claude Simon n'en formule cependant pas la « leçon », pas plus qu'il ne prétend, au nom de l'écriture, donner leçon au monde. Pas d'œuvre moins didactique que la sienne, pas de refus plus net de l'édification littéraire. Et pourtant son œuvre nous est tout de même une grande leçon, par la puissance des mots comme par la réserve de la pensée : elle met en scène les désarrois de notre temps. *Leçon de ténèbres* d'un monde en deuil de ses idéologies, leçon de défiance d'avoir à douter de tout, y compris de nous-même, des représentations qui nous habitent et informent le monde à notre insu. S'il est, en France, une œuvre du soupçon, c'est bien celle-là qui interroge sans fin : le passé comme le présent, avec ses moments incertains et ses défauts, avec ses absences qui la hantent et qu'elle comble, vaille que vaille, de ses recherches, avec la modestie de ses « tentatives de restitutions ». La mémoire, la perception lui sont aussi suspectes que l'écriture et la représentation. Cependant c'est de cette perception et de cette mémoire que tout procède, dont il faut sans cesse, par l'écriture, refaire le procès.

Extrait d'*Une mémoire inquiète*, PUF, 1997.

Claude Simon est photographe

Imaginons, mais c'est bien difficile, que nous ne sachions rien de Claude Simon. Tentons d'oublier, mais c'est impossible, qu'il a reçu le Prix Nobel de Littérature (ce qui est finalement anecdotique) et que nous avons passionnément usé quelques exemplaires de *La Route des Flandres*. Et regardons les images photographiques qu'il a sélectionnées, cadrées, tirées, mises en forme et offertes au risque du regard extérieur. Nous savons immédiatement que l'œil qui a décidé de sélectionner ainsi des points de vue dans le réel est d'une extrême précision, qu'il fouille, maniaque presque, le désordre des choses pour en souligner les rigueurs et les architectures pour, en fait, mettre de l'ordre. Nous voyons aussi, très vite, que tant dans les motifs que dans les lumières, tant dans les implicites références que dans les cadres, ces images appartiennent à une esthétique datable. Le temps de ces photographies que l'auteur a visiblement pris le temps d'organiser est celui d'un avant. Nus et paysages, gitans et graphismes de la nature ou des constructions humaines, scènes de genre et anecdotes de la rue appartiennent à une tradition photographique. Comme les graffiti que Brassäï illustra. Mais, à cause de la maîtrise formelle d'images qui préfèrent la pertinence à la virtuosité, il devient vite évident que Claude Simon photographie ce qui est inscrit dans le réel. Que l'écrivain, et nous voici immanquablement renvoyés aux mots, procède à des lectures de l'espace dont les écritures appartiennent à un moment, que l'on pourrait superficiellement situer dans les années cinquante, où la photographie se passionne pour le réel. La différence, avec Claude Simon, c'est qu'il s'interroge davantage sur les signes que sur les anecdotes. Travail du regard sur les aplats du monde, mise en évidence des formes, des redites, des correspondances qui, finalement, rejoignent les interrogations de l'écrivain sur l'irréalité du monde et sa pratique littéraire du fragmenté, de la discontinuité et de la précision. (...)

— Christian Caujolle

L'exposition des photos de Claude Simon présentée à l'abbaye est une production de la Galerie municipale du Château d'eau de Toulouse.

Fondée en 1974 par Jean Dieuzaide, cette galerie, qui a essentiellement une vocation didactique, organise une quinzaine d'expositions par an, et met à la disposition des structures culturelles une sélection d'expositions itinérantes.

Le texte de Christian Caujolle est un extrait de celui qui a été publié en 1992, dans la plaquette de cette exposition, lors de sa première présentation.

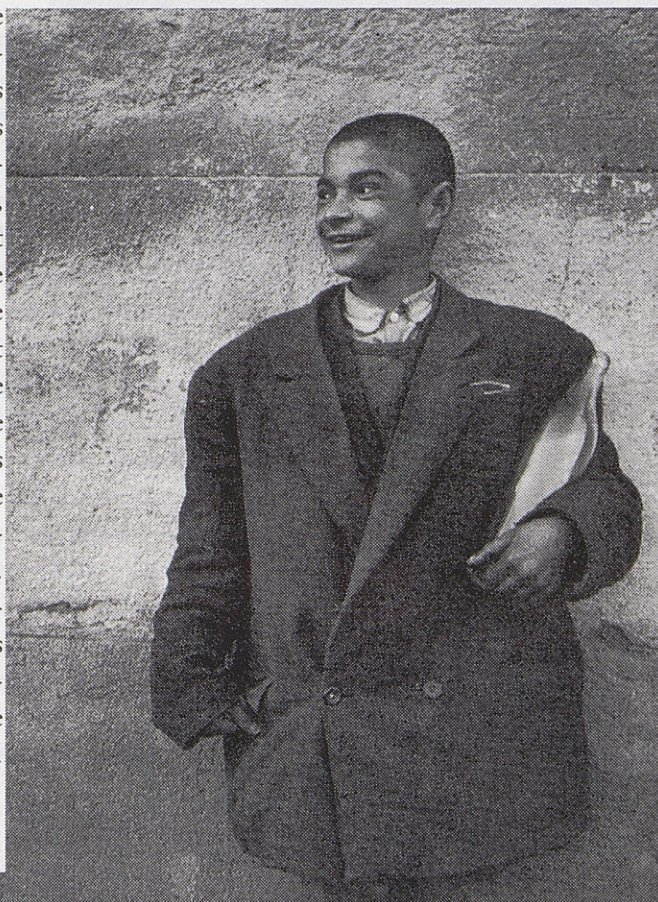


table ronde

Autour de l'œuvre de Claude Simon

François Bon, né en 1953.

Sang gris, un atelier d'écriture à La Courneuve, 1991
(épuisé)

L'Enterrement, Verdier, 1992

Temps machine, Verdier, 1993

C'était toute une vie, Verdier, 1995

Prison, Verdier, 1998

Sortie d'usine, Éditions de Minuit, 1982

Limite, Éditions de Minuit, 1985

Le Crime de Buzon, Éditions de Minuit, 1986

Décor ciment, Éditions de Minuit, 1988

Calvaire des chiens, Éditions de Minuit, 1990

La Folie Rabelais, Éditions de Minuit, 1990

Un fait divers, Éditions de Minuit, 1993

Parking, Éditions de Minuit, 1996

Impatience, Éditions de Minuit, 1998

Histoire, Belin, 1987

La Pentagrueline, Dé bleu, 1994

Dans la ville invisible, Gallimard, 1995

Tout ce que j'ai dans mon cœur, Salon du Livre de
jeunesse, 1995

La Colère, avec Michel Maffesoli, éditions du Centre
Georges Pompidou, 1996

30, rue de la Poste, Seuil, 1996

Voleurs de feu, vies singulières des poètes, Hatier, 1996

Le Solitaire, Deyrolle, 1996

Jean-Paul Goux, né en 1948.

La Jeune Fille en bleu, Champ Vallon, 1996.

La Commémoration, Actes Sud, 1995.

Les Jardins de Morgante, Payot, 1989.

Mémoires de l'Enclave, Mazarine, 1986.

Lamentations des ténèbres, Flammarion, 1984.

Les Leçons d'Argol, Messidor, 1982.

La Fable des jours, Flammarion, 1980.

Le Triomphe du temps, Flammarion, 1978.

Le Montreur d'ombres, Ipomée, 1977.

Jean Rouaud, né en 1952.

Pour vos cadeaux, Minuit, 1998.

Promenade à La Villette, Somogy, 1997.

Les très riches heures, Minuit, 1997.

Le Paléo Circus, Flohic, 1996.

Le Monde à peu près, Minuit, 1996.

Les Champs d'honneur, Minuit, 1996.

Des hommes illustres, Minuit, 1993.

Jean-Michel Vecchiet, Actes Sud, 1991.

Dominique Viart, né en 1958.

Mémoires du récit, [Éd.], Lettres modernes, 1998.

Une mémoire inquiète, PUF, 1997.

L'Écriture seconde, Galilée, 1982.

L'Injonction silencieuse, [Éd.], La Table ronde,
1996.

— 16 h et 18 h, petit cloître de l'abbaye.

Entrée libre.

en lisant, en écrivant

Atelier d'écriture



Pour rendre hommage à Claude Simon, nous nous proposons, deux matinées de suite, le temps de quatre exercices, de regarder au microscope quelques passages de ses livres majeurs.

L'image serait comme forer un tunnel, venir le plus près possible, comme dans le dos de l'auteur qui écrit, mais en nous saisissant nous-mêmes, chacun de nous, de sa propre matière, chaque fois par une technique très précise empruntée à un passage de Claude Simon. Samedi, 9 h 30, et dimanche, même heure, toute la matinée (nombre de places limité à vingt personnes; pas de réservation), nous nous lancerons ensemble, par l'écriture, dans cette exploration. En récompense, pour les participants, certainement un rapport différent à une œuvre dont la lisibilité ressemble à un parcours en haute montagne, et les joies donc afférentes. Mais aussi un pari : que ces innovations techniques de Claude Simon, ou plutôt quatre exemples parmi elles, ouvrent pour chacun de nous des possibilités d'écriture, d'accès à soi-même, infiniment surprenantes et puissantes. Au plaisir du texte.

— François Bon

cycle vidéo écrivains

15 h

René Char (1907-1988) de Marie-Claude Char et Jean-Claude Malaterre

« Nous commençons toujours notre vie sur un crépuscule admirable. Tout ce qui nous aidera, plus tard, à nous dégager de nos déconvenues s'assemble autour de nos premiers pas... Je me rends compte que l'enfant que je fus, prompt à s'éprendre comme à se blesser, a eu beaucoup de chance... » (« Suzerain » 1945). Tandis que sa voix dit le poème, à l'image, l'homme René Char passe. Puis, le vent dans les grands arbres, les eaux de la Sorgue, poèmes, histoires, images et témoins nous convient à une promenade en son pays intime. « Il avait, nous dit le peintre Alexandre Galpérine, l'instinct animal. Il sentait les choses au ras de terre pour les élever ailleurs, bien plus haut que la stratosphère. »

L'île-sur-la-Sorgue où René Char vient au monde le 14 juin 1907, le contact avec la nature et les êtres simples l'influenceront jusqu'à sa mort. Une école de commerce à Marseille, le service militaire et ses premières rencontres littéraires, l'éloignent de son Vaucluse natal. Il fonde la revue *Méridiens* aussitôt suivie de *Arsenal* qui lui vaut de devenir à Paris le compagnon de route des surréalistes, dont il dira plus tard « qu'ils n'étaient pas faits pour s'entendre en littérature ». Cette époque est marquée par la publication de *Marteau sans maître* (1934). De retour dans le Vaucluse, il publie successivement *Dépendance pour un adieu* et *Dehors la nuit est gouvernée*. En 1940 il s'engage dans la résistance active et reste muet jusqu'en 1945. Il témoigne alors de ces années de combat et de deuil avec les remarquables *Seuls demeurent* (1945) et *Feuillets d'Hypnos* (1946). Suivront alors de nombreux recueils, des rencontres et d'autres combats jusqu'à ce que « tout finisse par mourir, excepté la conscience qui témoigne pour la vie... ».

cycle vidéo documentaires

17 h

Roger and me un film de Michael Moore

Né à Flint dans le Michigan, fief de la General Motors et deuxième ville, après Détroit, de l'automobile, Michael Moore a longtemps cru que la General Motors n'avait que trois employés : Pat Boone et Dina Shore, les monsieur et madame Chevrolet des panneaux publicitaires des années soixante, et son père, un travailleur à la chaîne qui contribua pendant 33 ans à la fabrication de cette même Chevrolet. Après avoir découvert qu'il appartenait à une longue lignée d'ouvriers de la General Motors, il décide de rompre avec la chaîne héréditaire et devient journaliste. Mais l'annonce, dans les années quatre-vingt, de la fermeture des usines de la ville, le ramène à son destin familial. Condamnées au chômage et à la misère, 80 000 personnes sont licenciées, entraînant avec elles l'effondrement économique de la ville. Moore n'a désormais plus qu'une obsession : persuader Roger Smith, le cynique et très impopulaire président de la General Motors, de venir à Flint parler avec les ouvriers. La poursuite obstinée de Roger – elle durera 3 ans – devient le fil rouge du film tandis qu'avec une formidable ironie et une sensibilité qui sait éviter toute sensiblerie, le cinéaste filme le cynisme et l'incroyable bêtise qui président à la déchéance de sa ville.

cinéma aux étoiles

21 h 30

Robert Bresson, *Pickpocket*

Un condamné à mort s'est échappé, sorti en 1956, est le premier de ses films où Bresson fixe les éléments de ce qu'il a appelé son « anti-système » cinématographique. Celui-ci se caractérise, on le sait, par la fragmentation de l'espace, l'insistance sur le corps morcelé, le choix d'acteurs non professionnels à la diction rendu atone. Ces procédés délibérés firent accuser le cinéaste de sécheresse et d'affectation. On ne voulait pas voir dans le *Condamné*, et encore moins dans son film suivant *Pickpocket*, les raisons de ses refus : jamais les personnages n'étaient soumis à des causalités explicites ni leurs actes inclus dans une trame narrative lourde, chargée de désirs, de simplification et d'anticipation qui sont la tentation ordinaire du spectateur. En revanche, les rapports interpersonnels et les événements gagnaient, à être filmés ainsi, une densité inédite.

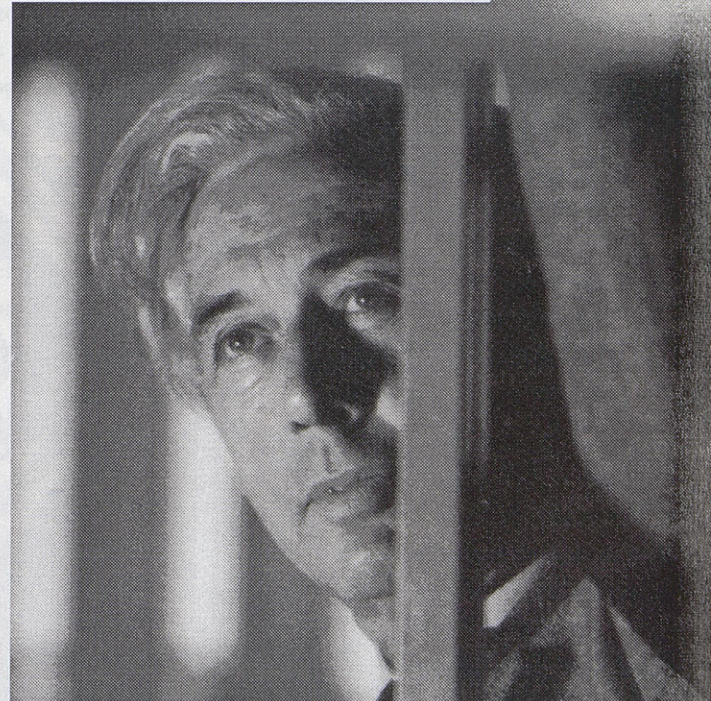
Dans la première séance de *Pickpocket*, Michel, à l'hippodrome de Longchamp, se place derrière une femme, une riche parieuse, alors qu'elle observe la course. Il ouvre son sac, y subtilise avec habileté des billets de banque. Juste avant cela pourtant, l'inconnue s'était retournée pour un jeu de regards d'une étonnante acuité. Mais ce jeu de regards reste pour nous étrange, car nous ne saurons pas si nous devons y trouver un excès ou au contraire un défaut d'intentionnalité. À la violence de ces rencontres sans postérité définie, s'ajoute celle de faits surprenants : un moment, le spectateur comprend que cela fait plusieurs mois que Michel se refuse à franchir le seuil de l'appartement de sa mère malade.

Ainsi, des déambulations mécaniques accomplies les yeux baissés, des gestes qui semblent inhabités, se trouvent rythmés par des chocs, des accidents, des regards dont la fulgurance est accentuée pour nous par un usage permanent de l'élosion du temps ou de l'espace. La mise en scène bressonienne, dont Philippe Arnaud, dans un ouvrage qui doit faire référence au cinéaste, analyse en profondeur les stratégies, vise à

reconstituer « l'apparition du moment où le réel est rencontré », moment qui est marqué du « sceau d'une vérité liée précisément à l'impromptu de ce qui advient ».

L'écriture de *Pickpocket*, faite de cadrages isolant des mains actives comme pour leur donner une autonomie chorégraphique, et d'effets de montage qui, au heurt de chaque coupe, obligent à concevoir l'espace comme un artefact, cette écriture provoque une pulsation qui n'a pas qu'une valeur formelle : elle permet à Bresson de traquer, dans la même attitude, l'orgueil et l'humilité, l'acceptation et la révolte.

— Francis Desbarats



héliot



DON QUICHOTTE - JUAN JOSÉ SAER - SANCHE - ALINE SCHULMAN - KAFKA...

« C'est vraiment ce que Cervantès dit, votre traduction? » ou le métier de traduire



Aline Schulman a fourni une traduction du *Quichotte* qui donne du plaisir à ses auditeurs et à ses lecteurs. Elle est venue expliciter ses présupposés et ses pratiques de traductrice devant un petit cloître rempli pour bonne part de spectateurs des vingt-quatre heures de lecture, encore sous le charme de la voix française du texte. Elle défend une idée forte : il s'agit de respecter l'effet premier du texte et non l'ensemble des caractéristiques de la langue de l'époque, d'accepter donc de sacrifier la forme première afin de privilégier le plaisir du lecteur. Que ça ait marché (et fort bien), tous les auditeurs du texte peuvent en témoigner. Fallait-il pour autant présenter cela comme une théorie nécessaire et l'opposer à d'autres visées possibles, à d'autres présupposés? Au fil de formulations qui paraissaient parfois bien rigides (le refus résolu et systématique de toute annotation ; la mise en scène d'une opposition entre sa position, privilégiant la langue d'arrivée, et celle qui met en avant la langue de départ...), on a pu en effet se demander, à certains moments, si tel n'était pas son propos. Et le sang d'autres traducteurs présents dans la

salle n'a parfois fait qu'un tour (« Connaît-on vraiment cet "effet premier"? La "forme première", au moins, on peut décrire ses caractéristiques », pensaient-ils *in petto*... « Les Espagnols eux-mêmes font usage de notes : n'est-ce pas un indice de l'absence d'immédiateté dans le contact des lecteurs avec le texte? », dit l'un d'eux à haute voix).

Mais il n'y avait pas que cet aspect des choses. À côté de ces affirmations, il y avait en effet l'énoncé des savoir-faire, des « trucs de traduction » : les règles que l'on se fixe pour éviter un lexique trop moderne (pas de mots français apparus avant 1650) ; la façon de « reficeler le texte » pour privilégier son rythme (elle affirma dans un sourire que le rythme de la traduction française aurait certainement été différent, si elle-même n'avait pas dansé le flamenco!), la nécessité de l'oralité, de la distinction des niveaux de langue. Et puis les proverbes qu'on dépiste dans les recueils, les essais et les erreurs. Là, dans l'expression concrète de son métier et dans l'affirmation du pacte de confiance réciproque qui lie la traductrice (ou le traducteur) aux lecteurs, Aline Schulman fut parfaitement convaincante. Car c'est sans doute dans cette éthique du métier que réside la possibilité de penser la vérité d'une traduction.

— Jean-Claude Zancarini

brèves

Juan José Saer et les leçons de Cervantès

Juan José Saer ne croit pas à l'utilité des spéculations sur le sens caché du *Don Quichotte*. Marthe Robert, en faisant de Kafka le frère de Cervantès, nous offre une lecture infiniment plus stimulante, qui nous permet bien mieux de comprendre pourquoi, aujourd'hui encore, *Don Quichotte* nous parle de nous beaucoup plus que les épopées qui ne nous intéressent que comme témoignages d'un monde disparu.

Pour autant, Juan José Saer s'oppose résolument à la lecture de Marthe Robert qui subsume *Le Château* de Kafka et le *Don Quichotte* de Cervantès sous le concept commun d'épopée. *Don Quichotte*, dit Saer, n'est justement pas une épopée, car le héros épique – le Cid, par exemple, voué à la reconquête de l'Espagne – progresse à chaque page, de victoire en victoire, alors que l'anti-héros de Cervantès est voué à la répétition du même, à la redite perpétuelle – d'où,

peut-être, le style redondant de Cervantès où l'art de l'*augmentatio* hérité de l'éloquence latine et le souci, souligné par Aline Schulman, de l'oralité, ont d'abord pour fonction de souligner cette « immobilité en mouvement » qui est celle du héros. Aucune aventure ne fait progresser Don Quichotte : il va par monts et par vaux sans avancer d'un pouce, et le seul événement qui transforme vraiment sa destinée, c'est sa mort.

Le sujet choisi par Cervantès n'était pas original : il y avait déjà un siècle, à l'époque, que les romans de chevalerie étaient tournés en dérision. Quelle nouveauté décisive le *Don Quichotte* apporte-t-il à cette critique des romans de chevalerie ? La nouveauté, explique Saer, c'est que le héros de Cervantès ne se laisse troubler par aucun des démentis que la réalité ne cesse d'infliger à son idéal : il s'obstine à maintenir, contre l'échec perpétuel de ses entreprises une rhétorique



désuète qu'il considère comme seule vraie. Face à l'évidence de sa faillite, Don Quichotte trouve toujours une explication qui laisse ouverte la possibilité de recommencer – et c'est pourquoi aussi, selon Juan José Saer, il ne suffit pas de penser avec Michel Foucault que Don Quichotte est prisonnier de l'enchantement. Dès le départ, chez Don Quichotte, la folie est là ; et sa vision morale du monde ne fera *aucun progrès* jusqu'à la fin du livre. C'est précisément cette absence de progrès qui le distingue du héros d'épopée, et c'est par elle que Don Quichotte est en quelque sorte le premier héros kafkaïen : le frère, déjà, du K. de Kafka qui n'atteindra jamais le Château. La leçon de Cervantès est, en somme, qu'il y a plus à apprendre de l'échec que de la réussite, et c'est cette leçon qui fait sa modernité. Ses héritiers sont Sterne, dont le *Tristram Shandy* se déroule entièrement avant la naissance du héros, de sorte que le roman ne permet à celui-ci de s'installer dans aucune image d'accomplissement social ou de réussite.

Après Sterne, et avant Faulkner (qui déclarait relire *Don Quichotte* chaque année comme d'autres la Bible, et chez qui abondent les défenseurs de causes perdues), Flaubert est pour Saer l'autre grand héritier de Cervantès. On sait qu'Emma Bovary, comme Don Quichotte, a eu la tête tournée par ses lectures ; mais le donquichottisme est la clé de toute l'œuvre de Flaubert : *L'Éducation sentimentale* ne raconte, précisément, qu'un amour qui ne connaît pas le moindre début de réalisation. Quand

à *Bouvard et Pécuchet*, que la critique a voulu qualifier d'épopée du savoir, c'est tout le contraire d'une épopée, même parodique : les deux héros sont voués à une quête illusoire et répétitive sans aucune forme de progrès. Juan José Saer cite d'autres auteurs, Joyce, Sartre, Camus, mais on serait tenté de prolonger sa réflexion en évoquant encore Musil et son roman inachevable, Svevo, et surtout Proust, chez qui l'échec du narrateur prélude à la réussite de l'œuvre qui le transfigure. Car Juan José Saer n'arrête pas là son analyse, et montre en Don Quichotte le premier héros dont la faillite et l'immobilité deviennent une forme paradoxale de réussite. Si le Chevalier à la Triste Figure est le premier héros de roman mélancolique (et du reste, l'un des rares héros comiques dont son auteur raconte la mort), c'est parce qu'il veut changer le monde et n'y parvient pas : mais ce qu'il change, ce faisant, c'est le destin du roman – et donc celui de la représentation du monde ! L'épopée s'appuyait sur une philosophie du succès, de la victoire remportée ici-bas comme dans l'au-delà, et elle ne nous concerne plus guère que comme un document. En notre siècle, seules les Églises, qui maintiennent la confiance dans la juste rétribution des mérites et des fautes au jour du Jugement, et les idéologies totalitaires qui exaltent la figure du héros surhumain, ont présenté la victoire comme désirable.

Le *Don Quichotte* construit une philosophie de l'échec dont Saer montre, citant le court texte de Kafka intitulé

Des symboles, dans *La Muraille de Chine*, qu'elle permet la mise en œuvre d'une « efficacité symbolique » dont on trouve l'analyse dans plusieurs textes de Lévi-Strauss sur le chamanisme. C'est la croyance en l'efficacité du chamane qui produit la guérison. Or un passage du roman, rappelle Juan José Saer, montre Don Quichotte guéri par l'élixir de Fier-à-bras, alors que Sancho Pança (qui n'y croit pas) est toujours malade. Don Quichotte a su créer un monde dans lequel ses idéaux ont pour lui une existence réelle : le symbolique devient réalité et le réel s'efface derrière lui. Il ne cesse d'échouer du point de vue du réel, mais au plan symbolique, il a gagné la partie.

Dans le monde idéal de son discours, Don Quichotte, éternel perdant, est celui qui maintient le pouvoir de l'idéalité contre le désenchantement du monde. En cela, il nous concerne plus que les héros épiques qui ne sont plus aujourd'hui que des ombres de papier. L'épopée est tombée en poussière, mais avec *Don Quichotte*, le roman a gagné la partie. Don Quichotte (Madame Bovary...), c'est nous.

— Jean-Yves Masson

recettes

1/125^e de seconde

Myriam et Jean-Pierre Rommelaere sont Belges. Ils sont arrivés à Lagrasse en 1979, pour tenter l'expérience d'une communauté de foi chrétienne, à l'abbaye. Depuis, ils vivent au village. Aujourd'hui, Jean-Pierre travaille à Lézignan, où il anime un atelier artisanal d'icônes.

La photographie dit-elle la vérité?
Ce qu'elle masque n'est-il pas souvent plus important que ce qu'elle révèle?
À partir de ces questions, familières aux photographes et aux gens d'images, nous avons proposé aux habitants de Lagrasse un exercice de style. Chaque jour, nous photographions une famille, dans le cadre qu'elle a choisi. Une façon pour elle de décider de l'image qu'elle souhaite donner d'elle-même aux lecteurs de Corbières Matin. Puis nous développons le cliché. Commence alors la confrontation avec le résultat, avec cette vérité qui ressemble plus ou moins à ce que l'on s'imaginait.
Aujourd'hui, la famille Rommelaere.

Myriam : Cette photo, elle m'a poursuivie depuis qu'on l'a prise; maintenant que je la vois, je sais que je m'y retrouve tout à fait, et pas du tout...

François : Il aurait fallu une autre photo, ou tu serais habillée avec ton jogging de jardin...

Myriam : Je ne sais pas si c'est le noir et blanc, mais on dirait une photo d'une grande famille de l'ancien temps...

François : Tu ne vas pas découvrir maintenant que tu as tous ces enfants!

Myriam : Je ne sais pas quelle image on donne de nous, mais en plus j'ai revu depuis le film *La vie est un long fleuve tranquille*, et ça me fait trop penser aux Duquesnoy...

Caroline : Papa, je veux une tartine encore!

Myriam : Il y a ce tapis, ce miroir, cette cheminée...

Jean-Pierre : Mais c'est notre maison, ça! Bon d'accord, d'habitude, il y a toujours quelqu'un qui entre ou qui sort, une casserole posée n'importe où, des miettes par terre, mais tout le reste est là.

Myriam : Oui, mais en fait, je sais ce qui me gêne : lorsqu'on est venus s'installer à Lagrasse, on a vécu dix ans à huit dans trois pièces. Ce dont je rêvais, c'était de cette vie communautaire, cette simplicité; cette idée-là, qui constitue notre famille, elle est complètement absente de la photo; au contraire, ce qu'on y voit, c'est ce qui s'est accumulé depuis, sans qu'on le veuille vraiment.



Myriam : c'est pas ce que craignais, mais presque...

Jean-Pierre : c'est exceptionnel qu'on soit tous ensemble, comme ça...

Tous : c'est curieux, Pierre-Yves sourit...

Jean-Pierre : C'est vrai ; mais en même temps, si on avait pris la photo lorsqu'on était à huit dans trois pièces, on aurait vu la même famille ; là, c'est un moment figé, arrêté, qui ne correspond pas au mouvement naturel de la famille. Mais c'était l'occasion d'être tous ensemble, et ça, c'est formidable.

Myriam : Il y a autre chose d'étrange : la dernière fois qu'on a fait une photo tous ensemble, comme ça, c'était devant la maison, pour le faire part de naissance de Caroline. Depuis, on n'a plus jamais fait de photo. Et cette fois-ci, on a posé, et le lendemain j'ai eu une réponse que j'attendais depuis longtemps : je vais être agréée assistante maternelle, et on va accueillir un bébé dans notre maison...

Dostoïevski

Le mensonge sauve le mensonge

Un jour Don Quichotte, le fameux Chevalier de la Triste Figure, le plus généreux des chevaliers qu'ait connu le monde, l'âme la plus candide et l'un des plus grands cœurs, errant avec son fidèle Sancho à la recherche d'aventures, fut soudain pris d'une certaine perplexité qui le fit longuement réfléchir. Il lui était en effet revenu que souvent les grands chevaliers du temps jadis, à commencer par Amadis des Gaules, – dont les histoires étaient conservées dans les très véridiques ouvrages appelés romans de chevalerie (et Don Quichotte, pour les acquérir, n'avait pas regretté de vendre quelques acres, et des meilleures, de son petit bien), – souvent ces chevaliers, au cours de leurs pérégrinations si utiles au monde et si glorieuses, rencontraient soudain et inopinément des armées entières, de cent mille guerriers et plus, envoyées contre eux par une force mauvaise, par de méchants magiciens qui les enviaient et voulaient par tous les moyens les empêcher d'atteindre leur noble but et de s'unir enfin à leurs belles dames. Il advenait ordinairement que le chevalier, rencontrant une telle monstrueuse armée du mal, dégainait son épée, invoquait pour l'assister en esprit le nom de sa dame et se précipitait seul au milieu même des ennemis, qu'il exterminait tous jusqu'au dernier. La chose était claire apparemment, mais Don Quichotte fut soudain pris d'un doute, et voici à quel sujet : il lui sembla tout à coup impossible qu'un chevalier seul, quelle que fût sa force et taillât-il à droite et à gauche de sa vaillante épée une journée entière sans se lasser, pût terrasser cent mille ennemis à la fois et en une seule bataille. Pour tuer un homme il faut tout de même du temps, pour en tuer cent mille il faut énormément de temps, et quelques moulins que fasse l'épée, en quelques heures et en une seule fois, un seul homme n'y parviendra pas. Et cependant il est rapporté, dans ces livres véridiques,

Moritz Oppenheim
*Lavater et Lessing rendent visite
à Moïse Mendelssohn, 1856.*



que l'affaire était réglée justement en une seule bataille. Comment était-ce possible ?

« J'ai trouvé la solution, ami Sancho, dit enfin Don Quichotte. Tous ces géants, tous ces méchants magiciens étaient la Force Impure, donc leur armée portait le même caractère magique et impur. Je suppose que ces armées n'étaient pas composées d'hommes pareils, par exemple, à nous. Les hommes n'y étaient qu'une illusion diabolique, une création de la magie, et, selon toute vraisemblance, leurs corps n'étaient pas semblables au nôtre, mais plutôt à celui, par exemple, des mollusques, des vers, des araignées. Ainsi la solide et tranchante épée du chevalier, dans sa main puissante, frappant ces corps, s'y enfonçait instantanément, presque sans résistance, comme dans de l'air. Et s'il en est ainsi, il pouvait en effet d'un seul coup pourfendre trois ou quatre corps, et même dix s'ils étaient en rangs serrés. On comprend dès lors que l'affaire était extraordinairement accélérée, et que le chevalier pouvait en effet détruire en quelques heures des armées entières de ces larves et autres monstres... »

Le grand poète et connaisseur des cœurs a noté là l'un des côtés les plus profonds et mystérieux de l'esprit humain. Oh, ce livre est un grand livre, autre chose que ceux qu'on écrit maintenant : des livres comme celui-là, il n'en est donné à l'humanité qu'un en plusieurs siècles. Et de ces notations des aspects les plus profonds de la nature humaine, vous en trouverez dans ce livre à chaque page. Ne serait-ce que ceci : que ce Sancho, personnification du bon sens, de la pondération, de la ruse, du juste milieu, se trouve être l'ami et le compagnon de route de l'homme le plus fou du monde : justement lui et personne d'autre ! Constamment il le trompe et le leurre comme un enfant, et en même temps il croit pleinement à sa grande intelligence, il est conquis jusqu'à l'attendrissement par la grandeur de son cœur, il croit sans réserve à toutes les fantastiques imaginations du grand

chevalier, et pas un instant il ne doute que celui-ci finira par lui conquérir son île ! Comme il serait souhaitable que ces grandioses productions de la littérature universelle fussent connues à fond par notre jeunesse ! J'ignore ce qu'on enseigne maintenant dans les classes de littérature, mais la connaissance de ce livre, le plus grand et le plus triste de tous ceux qu'à créés le génie de l'homme, élèverait sans aucun doute l'âme du jeune homme par la grandeur de sa pensée, semerait dans son cœur de nobles questions et concourrait à détourner son esprit d'adorer l'éternelle et stupide idole de la médiocrité, la présomption satisfaite et la plate sagesse. Ce livre, le plus *triste* de tous les livres, l'homme n'oubliera pas de le prendre avec lui au Jugement dernier. Il y montrera révélé le plus profond et fatal secret de l'homme et de l'humanité. Il y montrera que la sublime beauté de l'homme, sa plus sublime pureté, sa chasteté, sa candeur, sa douceur, son courage et, enfin, sa plus haute intelligence, – qu'il n'est pas rare (qu'il est même fréquent, hélas !) que tout cela tourne à néant, passe sans profit pour l'humanité, et tourne même à la risée du genre humain, uniquement parce qu'à tant de dons les plus nobles et les plus riches dont est bien souvent gratifié l'homme, il ne manque que le dernier, à savoir *le génie*, pour commander à toute la richesse et à toute la puissance de ces dons, pour commander à toutes ces potentialités et les diriger vers une activité judicieuse, et non pas fantastique et insensée, pour le bien de l'humanité ! Mais le génie, hélas, il en est délivré aux races et aux peuples si peu, si rarement, que le spectacle de cette ironie méchante du sort, qui si souvent condamne les actes des hommes les plus généreux et des amis les plus ardents de l'humanité aux sifflets, à la risée et à la lapidation parce qu'à la minute fatale ils n'ont pas su pénétrer le vrai sens des choses et trouver

leur parole nouvelle, – ce spectacle de tant de grandes et de nobles forces qui se perdent en vain a de quoi porter réellement au désespoir plus d'un ami de l'humanité, susciter en lui non plus le rire, mais d'amères larmes, et aigrir à jamais du poison du doute un cœur jusqu'alors pur et croyant...

Mais je voulais seulement relever ce trait des plus curieux qu'à côté des centaines d'autres observations tout aussi profondes Cervantès a noté et montré dans le cœur de l'homme. Le plus songe-creux des hommes, qui pousse jusqu'à la folie la foi qu'il a conçue dans le rêve le plus fantastique qui se puisse imaginer, tombe soudain dans un doute et une perplexité qui sont près d'ébranler cette foi. Et le curieux est de voir ce qui a pu l'ébranler : ce n'est pas l'absurdité de ce qui est à la base même de sa folie, ce n'est pas l'absurdité des prodiges de magie racontés à leur sujet dans les « livres véridiques », non, c'est la circonstance la plus accessoire, la plus secondaire, un pur détail. L'homme du fantastique a tout à coup *la nostalgie du réalisme* ! Ce n'est pas le fait de l'apparition d'armées magiques qui le trouble : non, ce n'est pas sujet au doute, comment ces grands et magnifiques chevaliers pourraient-ils manifester toute leur vaillance si toutes ces épreuves ne leur étaient pas envoyées, s'ils n'y avait pas de géants envieux et de méchants sorciers ? L'idéal du chevalier errant est si grand, si beau et si utile, il a si bien enchanté le cœur du noble Don Quichotte, que renoncer à y croire est devenu pour lui une absolue impossibilité, qui équivaldrait à une trahison de son idéal, de son devoir, de son amour pour Dulcinée et pour l'humanité. (Quand il y renonce, quand il est guéri de sa folie et *devenu raisonnable*, au retour de sa deuxième expédition où il a été vaincu par l'intelligent et sensé barbier Carrasco, négateur et satirique, il se laisse tout de suite mourir, calmement, avec un triste sourire, consolant Sancho tout en larmes, aimant le monde entier de toute la force de l'amour que contient son cœur de saint, et comprenant cependant qu'il n'a plus à faire en ce monde.) Non, ce qui l'a troublé, c'est cette considération, on ne peut plus vraie d'ailleurs et mathématique, que quelques moulinets que fasse le chevalier avec son

épée et quelque force qu'il déploie, il n'est tout de même pas possible qu'il anéantisse seul une armée de cent mille hommes en quelques heures, ni même en un jour, en les tuant tous jusqu'au dernier. Et pourtant, c'est écrit dans les livres véridiques. Donc c'est un mensonge qui y est écrit. Or si une chose y est mensonge, tout y est mensonge. Comment alors sauver la vérité ? Et c'est ainsi que pour sauver sa vérité il invente une autre fiction, mais deux fois, trois fois plus fantastique que la première, plus grossière et plus absurde, il imagine des centaines de milliers d'hommes illusoires au corps de mollusques, que l'épée acérée du chevalier peut dix fois plus facilement et plus rapidement pourfendre qu'un corps humain ordinaire. Le *réalisme* est donc satisfait, *la vérité est sauvée*, et croire au premier, au principal, est désormais possible sans risque de doute, – et tout cela, encore une fois, uniquement grâce à un second rêve beaucoup plus absurde, inventé uniquement pour sauver le *réalisme* du premier.

Extrait du Journal d'un écrivain, septembre 1877.

Le cabillaud



Le cabillaud, présent toute l'année sur les marchés, est un poisson qui, consommé frais, occupe à table une place plus qu'honorable.

Ce poisson au corps allongé avec un dos gris-vert tendant vers le brun et un ventre presque blanc peut atteindre jusqu'à 1,5 m de long. Il possède une tête importante avec une bouche munie de belles dents et ornée d'un gros barbillon à la mâchoire inférieure. Toutes caractéristiques qui permettent de bien le distinguer d'autres poissons, tel le lieu par exemple.

Entier (entre 2 à 4 kg), il peut être rôti, braisé ou tout simplement poché; en filets tout préparés, il peut être frit, cuit à la vapeur ou encore poêlé – toute occasion est bonne de goûter à la délicatesse de sa chair très blanche et feuilletée.

C'est un poisson maigre, riche en sels minéraux et en vitamines A et D, largement utilisé en produit surgelé et qui, une fois salé et séché, prend le nom de morue.

par Sabine Minard
et Colette Olive

recettes

La salade sauce fenouil

Pour 4 personnes

- 1 morceau de cabillaud de 600 g
- 2 petites romaines
- 1 bulbe de fenouil de 100 g
- 1/2 citron
- 50 g de crème fraîche liquide
- 10 cl d'huile d'olive
- 2 cuillerées à soupe de vinaigre de Banyuls
- tabasco (facultatif)

Placer le morceau de cabillaud dans une eau frémissante salée, additionnée de vinaigre et faire cuire 5 minutes. Laisser refroidir dans l'eau; puis égoutter sur du papier absorbant.

Laver et émincer le fenouil.

Dans une casserole, mettre le fenouil émincé, la crème, 5 cl d'eau, saler. À ébullition, couvrir et cuire 15 minutes doucement.

Laisser refroidir, puis passer au mixer et ajouter progressivement l'huile d'olive de façon à monter cette sauce comme une mayonnaise. Poivrer, citronner et relever d'un trait de tabasco selon le goût.

Effeuiller le cabillaud.

Laver les salades, les couper en 2 dans le sens de la longueur. Laisser égoutter sur un torchon.

Préparer des assiettes individuelles : placer 1/2 romaine, disposer le cabillaud et napper de sauce.

Servir frais. C'est très rafraîchissant.

On peut ajouter 1 œuf poché par personne et voilà un bon déjeuner d'été.

Le cabillaud grillé à la moutarde

Pour 6 personnes

- 6 tranches de cabillaud
- 4 cuillerées à soupe de moutarde
- 1 cuillerée à soupe d'huile
- sel, poivre

Huiler les tranches de poisson, les saler, les poivrer, les enduire de moutarde.

Préparer une bonne braise et une fois la braise faite, faire saisir le cabillaud vivement, 5 minutes de chaque côté.

Le cabillaud avec les lardons et les poireaux

Pour 4 personnes

- 500 g de filet de cabillaud
- 800 g de poireaux
- 100 g de lardons fumés
- 30 cl de vin blanc sec
- 2 œufs
- 1 cuillerée à soupe de moutarde
- 10 cl d'huile d'olive
- 1 cuillerée à soupe de graines de moutarde
- sel, poivre

Éplucher et laver les poireaux.

Ne garder qu'un peu de vert. Les mettre à cuire 10 minutes dans une eau bouillante salée. Les égoutter et les réserver dans une passoire.

Faire durcir 1 œuf pendant 10 minutes; le plonger dans l'eau froide avant de l'écarter. Prélever son jaune et le passer à la moulinette à persil.

Placer le poisson dans une casserole; le recouvrir du vin blanc auquel on ajoute 50 cl d'eau. Saler, poivrer. Porter à ébullition. Au premier bouillon, on va éteindre le feu, couvrir et laisser pocher 10 minutes.

Égoutter le cabillaud mais conserver le liquide de cuisson; le laisser refroidir sur un plat.

Mettre les lardons à sec dans une poêle et la porter sur feu vif. Ils rendent leur graisse et vont rissoler. Une fois dorés, les égoutter sur du papier absorbant.

Dans un bol, on mélange le jaune d'œuf cru à la moutarde et au jaune cuit. On verse l'huile en filet tout en fouettant comme pour une mayonnaise jusqu'à obtention d'une sauce onctueuse et épaisse. On la détend avec quelques cuillerées de bouillon du poisson; on ajoute les graines de moutarde (en réserver une pincée pour la décoration). On goûte, on assaisonne.

Répartir la sauce moutarde sur chaque assiette. Effeuiller le cabillaud refroidi par-dessus. Disposer les poireaux sur le côté. Parsemer des lardons et de quelques graines de moutarde restantes. Servir.

C'est un plat qui peut être servi tiède ou froid.

Le cabillaud poché à la crème de moutarde

Pour 4 personnes

- 4 morceaux de cabillaud de 200 g chacun
- 5 poireaux
- 8 cuillerées à soupe de crème fleurette
- 1 botte de coriandre fraîche
- 2 cuillerées à soupe de moutarde
- lait, beurre
- sel, poivre

Dans un récipient contenant moitié eau moitié lait, placer les morceaux de poisson; saler; porter à ébullition puis laisser reposer 3 minutes dans le jus de cuisson.

Pendant ce temps, nettoyer les poireaux, réserver le vert pour un usage ultérieur (un velouté par exemple), et émincer les blancs. On va les faire étuver dans une noix de beurre avec sel et poivre. Ils confiront à feu doux 10 minutes.

On verse la crème et on fait réduire de moitié; lier avec la moutarde et une noix de beurre. Goûter pour rectifier l'assaisonnement.

Effeuiller la coriandre.

Égoutter le poisson; enlever la peau et l'arête.

Placer 2 filets sur 4 assiettes préalablement chauffées, placer 2 filets sur chacune d'elles.

Ajouter la coriandre dans la sauce et napper le poisson.



Le soufflé de cabillaud

Pour 4 personnes

- 1 morceau de cabillaud de 750 g
- 5 œufs

Pour le court-bouillon :

- 1 verre de vin blanc sec
- 1 oignon piqué d'1 clou de girofle
- 1 branche de thym
- 1 feuille de laurier
- 1 brin de romarin
- 2 gousses d'ail
- 2 cuillerées à soupe de rhum
- un peu de poudre de gingembre
- sel, poivre

Pour la sauce béchamel :

- 30 g de beurre fondu
- 2 cuillerées à soupe de farine
- 1 verre 1/2 de lait
- sel, poivre

Dans une marmite contenant 2 litres d'eau, préparer un court-bouillon avec les ingrédients indiqués ci-dessus.

Placer sur feu vif et lorsque l'eau bout, calmer le feu et laisser cuire à couvert 30 minutes.

Laisser tiédir avant d'y placer le poisson, remettre sur le feu et dès que le liquide est proche de l'ébullition, on y plonge le cabillaud qui va cuire, sans bouillir, pendant 20 minutes. On le laisse refroidir un peu avant de le débarrasser de sa peau et arêtes puis piler sa chair.

Préchauffer le four à 150°, thermostat 5. Il faut préparer la sauce béchamel : faire fondre le beurre dans une casserole à fond épais, incorporer petit à petit la farine en tournant à la cuillère de bois, puis fouetter vivement pour éviter la formation de grumeaux. Mouiller avec le lait tout en continuant à fouetter, laisser cuire 10 minutes en remuant, saler et poivrer. Beurrer légèrement cette sauce et la mélanger au cabillaud. Goûter pour rectifier l'assaisonnement.

On incorpore alors 3 jaunes d'œufs battus avant d'introduire délicatement 5 blancs battus en neige ferme, d'un mouvement tournant pour que le mélange soit bien mousseux.

Verser cet appareil dans un moule à soufflé préalablement beurré.

Le placer au centre du four où il va cuire pendant 45 bonnes minutes. Il faut surveiller que le soufflé soit suffisamment monté et doré à point. Alors on peut juger de la cuisson en plongeant une aiguille à tricoter, qui doit ressortir sèche.

Le cabillaud comme en Roussillon

Pour 4 personnes

- 1 morceau de cabillaud de 1 kg
- 1 citron
- 4 petits blancs de poireau
- 3 oignons
- 4 belles tomates bien mûres
- 1 petit bulbe de fenouil
- 3 gousses d'ail
- 1 dose de safran
- 1 dl d'huile d'olive
- 1 bouquet garni
- sel, poivre

Préchauffer le four à 240°, thermostat 8.

Peler les tomates, les épépiner et les concasser grossièrement; éplucher les oignons, les émincer; laver les blancs de poireaux, les détailler en fine julienne ainsi que le fenouil; peler et écraser l'ail avec le plat du couteau. Mettre 20 cl d'eau à bouillir dans une casserole.

Prendre une cocotte allant au four et y verser les 3/4 de l'huile; dès que l'huile est chaude, ajouter tous les légumes, bien remuer et laisser alors revenir doucement après avoir baissé le feu, incorporer ensuite l'ail, le bouquet garni et le safran, saler et poivrer. Mouiller d'eau bouillante et laisser cuire pendant 15 minutes à couvert sur feu modéré.

Introduire le poisson, refermer la cocotte pour l'enfourner et laisser 25 minutes au four.

On aura mis à chauffer un plat de service.

La cuisson terminée, retirer le bouquet garni, dresser le poisson dans le plat chaud, le napper des légumes et servir brûlant.



Les filets avec les reinettes et le vin mousseux

Pour 4 personnes

- 4 filets de 200 g chacun
- 10 pommes reinettes
- 50 cl de blanquette
- 25 cl de crème fraîche épaisse
- 200 g de beurre
- 50 g de farine
- 8 brins de cerfeuil
- sel, poivre

Éplucher 6 pommes, les partager en 4, les épépiner et les mettre dans une

casserole avec la blanquette.

Amener à ébullition, laisser cuire 10-15 minutes - les fruits doivent être bien mous. On les mixe très finement. On incorpore la crème, on mélange bien et on laisse réduire sur feu doux quelques minutes. On sale, on poivre, et on réserve au chaud.

Prendre les 4 pommes qui restent, les laver, les essuyer, les partager en 4. Dans une poêle, on fait fondre les 2/3 du beurre et on y place les quartiers de reinettes qui vont dorer sous toutes leurs faces. Les laisser cuire doucement une vingtaine de minutes.

Fariner légèrement les filets de cabillaud.

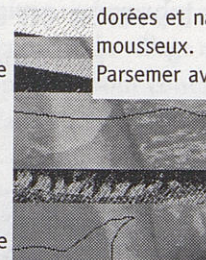
Chauffer le reste du beurre dans une autre poêle : le poisson va dorer sur feu moyen 5 minutes sur chaque face.

Saler, poivrer.

Déposer les filets sur du papier absorbant.

Dresser le poisson sur des assiettes chaudes, accompagné des pommes dorées et nappé de la sauce au vin mousseux.

Parsemer avec le cerfeuil frais ciselé.



Le cabillaud au fenouil (plat froid)

Pour 4 personnes

- 1 morceau de cabillaud de 600 g
- 1 bulbe de fenouil
- 1/2 citron
- 2 cuillerées à soupe de crème fraîche
- 1 verre d'huile d'olive
- 2 cuillerées à soupe de vinaigre
- sel, poivre

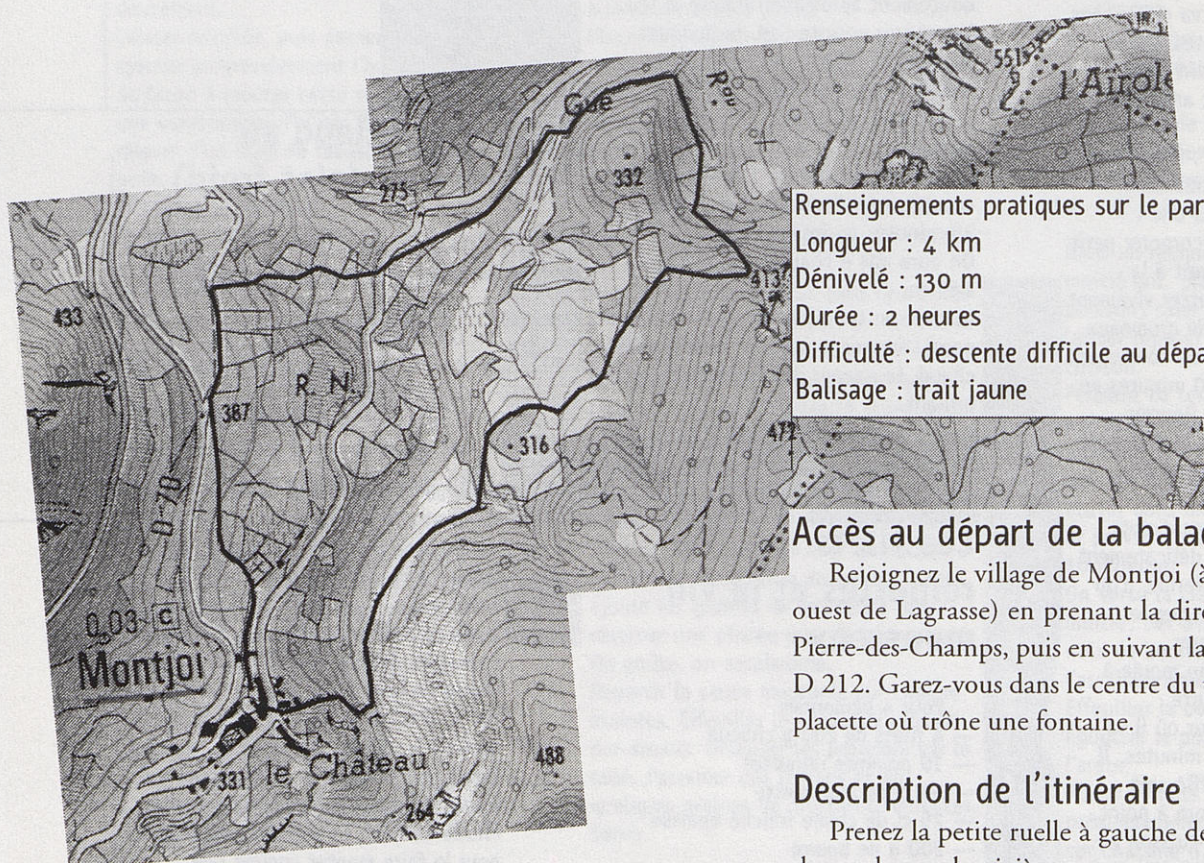
Faire cuire le morceau de cabillaud dans de l'eau salée frémissante additionnée de vinaigre pendant 5 minutes, et laisser refroidir dans le liquide de cuisson.

Laver et émincer le fenouil. Dans une casserole, mettre le fenouil émincé, la crème fraîche, saler, ajouter de l'eau au ras du fenouil et faire cuire à feu moyen, à couvert, pendant 15 minutes. Une fois cuite, passer cette sauce au mixer, la laisser refroidir puis ajouter l'huile en filet, et mélanger au batteur pour la faire monter comme une mayonnaise. Rectifier l'assaisonnement avec sel, poivre et un filet de citron. Éplucher le cabillaud, effeuiller les chairs et servir sur un lit de salade verte, nappé de la sauce au fenouil.



Les gorges de l'Orbieu

Une superbe balade autour d'un village pittoresque toisant vertigineusement les gorges de l'Orbieu. Cette paisible rivière qui traverse en aval le village de Lagrasse a creusé ici des entailles profondes et sculpté admirablement le paysage. Un circuit trois étoiles sans aucun doute.



Carte I.G.N OT 2447

Renseignements pratiques sur le parcours

Longueur : 4 km

Dénivelé : 130 m

Durée : 2 heures

Difficulté : descente difficile au départ

Balisage : trait jaune

Accès au départ de la balade

Rejoignez le village de Montjoi (à 23 km au sud-ouest de Lagrasse) en prenant la direction de Saint-Pierre-des-Champs, puis en suivant la départementale D 212. Garez-vous dans le centre du village près de la placette où trône une fontaine.

Description de l'itinéraire

Prenez la petite ruelle à gauche de la fontaine qui descend vers la rivière par un escalier de ciment. Plongez ensuite vers le lit de la rivière par un sentier abrupt et escarpé. Au fond des gorges, un vieux pont de pierre vous permet de franchir l'Orbieu et de contempler les admirables gorges encaissées. Quelques

érables, chênes verts, buis, genévriers et autres pistachiers (un véritable festival de couleurs à l'automne) s'accrochent vaillamment aux parois calcaires quasi verticales. Depuis le pont, peut-être aurez-vous la chance ou la malchance, c'est selon, d'apercevoir ou d'entendre des « mitounes ». Dans l'imagerie des Corbières, ces fameuses fées lavandières alimentent de nombreuses histoires.

La légende des mitounes

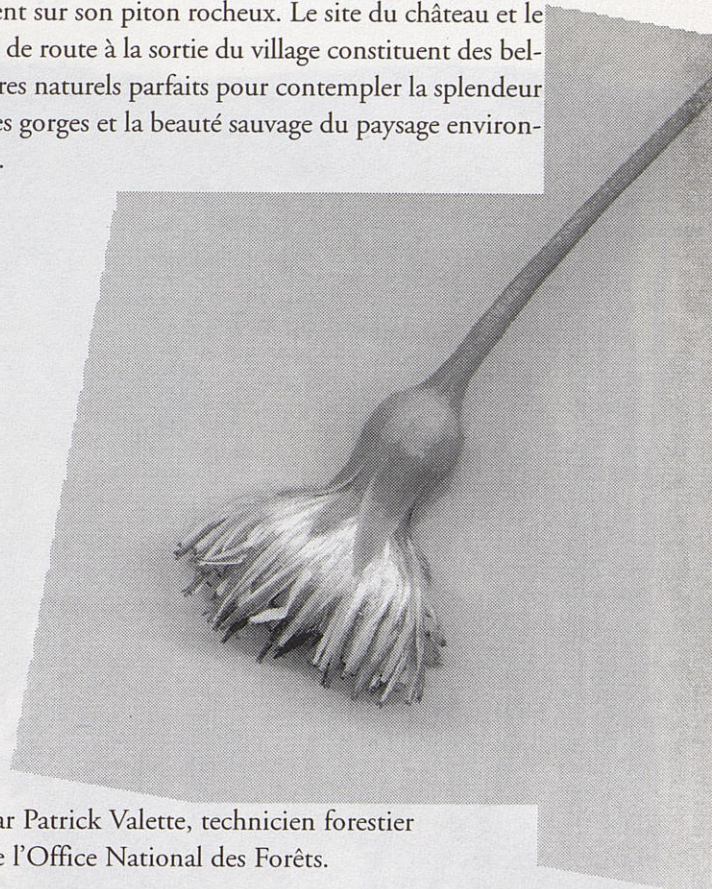
Il n'est pas de cours d'eau, de rivière, voire de grotte, auxquels on ne puisse associer une histoire de mitounes. L'Orbieu n'échappe pas à la règle, bien au contraire, car on dit qu'elles y tiennent souvent des conciliabules.

Les mitounes sont des fées lavandières qui, les soirs de pleine lune, lavent leur linge immaculé, en bordure des plans d'eau avec un battoir en or. Ces femmes à la beauté fascinante qui montrent, impudiques, leur superbe nudité, sont souvent dotées de pouvoirs maléfiques. D'après les dires, elles apportent le malheur à ceux qui les approchent et ensorcellent ceux qui les ont vues. Certains vous diront qu'elles existent vraiment, d'autres vous parleront de ce jeune homme envoûté qui n'a jamais pu se marier après avoir rencontré des mitounes... Alors, légende ou réalité, prenez garde aux mitounes.

Le pont du Sou, situé près de la miellerie de Boysède à Lagrasse, s'appelle aussi le pont des Mitounes car il n'est pas rare, les soirs de pleine lune, d'entendre leur chant mélodieux et ensorceleur monter de la rivière...

De l'autre côté de la rivière, le sentier part sur la gauche pour emprunter un ancien chemin charretier longeant l'Orbieu avant de remonter vers la droite à travers des haies de buis et de chênes. Du haut d'un petit mamelon, découvrez un joli point de vue sur le site de Montjoi. Les falaises calcaires constituent des lieux de nidification propices à l'aigle royal notamment. Un cheminement sinueux (fiez-vous au balisage jaune) vous entraîne tantôt sous la frondaison agréable de chênes verts, tantôt à découvert jusqu'à un chemin

forestier. En allant vers la gauche, retrouvez rapidement le bord de la rivière pour la traverser au niveau d'un radier submersible. Peupliers, saules et aulnes représentent la ripisylve des bords de l'Orbieu. Quittez un peu plus loin le chemin forestier en empruntant tout droit le sentier, remontant le long de la rivière, qui grimpe jusqu'à la route départementale. Traversez-la et reprenez en face un petit sentier en ignorant un chemin à droite. Un tracé de nouveau tortueux vous permet de vous élever au-dessus de la vallée. Là, un tilleul témoigne de l'emplacement d'une ancienne église avant qu'une rigole ne vous indique la bonne direction. Gravissez plusieurs marches et après un dédale de murets en pierre, atteignez un chemin. Virez à gauche avant de plonger vers Montjoi au-dessus de quelques champs : le point de vue est somptueux. Après avoir dépassé le cimetière, une ruelle bordant un verger puis l'église vous conduit immédiatement au cœur de ce village insolite perché témérairement sur son piton rocheux. Le site du château et le bord de route à la sortie du village constituent des belvédères naturels parfaits pour contempler la splendeur de ces gorges et la beauté sauvage du paysage environnant.



— par Patrick Valette, technicien forestier de l'Office National des Forêts.

Pour plus ample information, consultez les ouvrages de Parick Valette : *Promenons-nous dans la forêt autour de Lagrasse*, éditions ONE, 1997 ; *Les plus belles balades dans l'Aude*, Les Créations du Pélican, 1994 ; *Lagrasse, au cœur des Corbières*, éditions ONF (circuit VTT).

Guy Goffette

La Monette

I.

Si seulement ç'avait été des bonbons roses ou verts ou bleus, n'importe, des bonbons acidulés qui fondent lentement sous la langue avec un goût de jardin sauvage, d'iode, de revenez-y; si seulement elle les lui avait offerts, les chers attendus, caramels, dragées, pralines, n'importe, en le regardant, rieuse, complice un peu, mais pas la bouche gourmande, pas les lèvres entrouvertes, gonflées, humides, brillantes comme sur l'affiche du cinéma Lux qui le faisait s'attarder longuement au retour de l'école; si seulement elle lui avait parlé, l'avait doucement enveloppé dans sa voix de rousse nordique, s'il avait pu laisser s'arrondir au fond de sa gorge l'accent et le souffle jusqu'à ce qu'ils lui deviennent naturels et familiers comme un galet longtemps poli par la mer, le même exactement que celui qu'il serrait dans sa poche en la regardant, chaud et moite et presque fondant tout à coup, au lieu d'en remettre sur la langue et le rauque comme une sirène de lupanar, il aurait pu grandir à son rythme de petit campagnard rêveur et délicat, marcher dans la rue en sifflotant comme le gamin qu'il était encore, sans honte aucune de ses bras maigres et de ses culottes courtes; il aurait pu continuer de dire papa à son père, et maman, et bonjour madame sans rougir, et donner des ordres à ses soldats de plomb sans que sa voix se mette soudain à douter d'elle-même, à trembler; et parler encore chaque soir après l'école à son lapin comme à un petit frère dodu, caressant, et le nourrir avec la carotte dérobée au potager voisin ou avec l'herbe douce des talus; il aurait pu oublier de se laver les dents de temps à autre ou de changer de chemise, de chaussettes; et jouer encore à qui pissera le plus haut contre le mur de l'église et puis fumer derrière la haie avec le fils du médecin les cigarettes blondes qu'il chipait à son père et qui les faisaient tous les deux déchirer le ciel en toussant; ou, dans le hangar abandonné, derrière les barils vides qui empestaient l'essence et la benzine, toucher la fente lisse et



légèrement rougie sur les bords de la petite Pauline, la fille du voisin, une grassouillette aux yeux de poisson, et consentir finalement à lui montrer comme promis son machin à lui qu'elle aimait serrer dans sa main jusqu'à ce que la chaleur lui monte au ventre et que ça durcisse ; il aurait pu manger encore avec les doigts, graisseux, ongles en deuil, et cracher par terre comme Julos le marin depuis qu'il était revenu de l'Arctique sourd et manchot et passait son temps à taper la carte et à raconter aux gosses attroupés ses combats solitaires avec des cachalots gigantesques qui le poursuivaient ; se gratter le nez derrière *Zig et Puce* en attendant que son père lui propose d'utiliser le tisonnier, tellement plus efficace et pratique, et finir quand même par s'essuyer les doigts au bord des nappes et sur le dessous des chaises ; il aurait pu supporter de dormir encore dans la sueur et la morve de son frère cadet quand il y avait en bas une soirée avec cartes, tricolors, liqueurs, alcools et cent histoires salées qui faisaient s'esclaffer les hommes ; supporter, oui, d'en être exclu, et pleurer entre rage et dépit, contre le petit renifleur endormi, de ne pas pouvoir rire au milieu d'eux, même sans rien comprendre, simplement rire, contagieusement rire, solidaire enfin et définitivement homme ; il aurait pu voir encore et encore la mer au fond du jardin et toute la nuit l'entendre rouler à grands fracas ses eaux consolatrices derrière la rangée de peupliers où le vent larguait toutes les voiles, et puis partir, partir enfin, partir déjà, embarquer avec Colomb, Vasco de Gama, le bras coupé de Julos pour cette terre sans horizon où flottent les banquises et les bisons du Grand Manitou.

Il aurait pu, surtout, le cœur léger, marcher longtemps, longtemps avec une rose à la main vers une jeune fille aux jambes nues, tout partager avec elle et n'avoir plus de secret.

2.

Si seulement elle, les bonbons, les yeux, la voix rauque, les lèvres peintes, si cet enchaînement banal de petits riens dans une situation somme toute naturelle avait eu lieu, il aurait pu se reconnaître en cet enfant de onze ans et ne plus mentir, et dire je à présent, je, moi, Simon G., Casanova de campagne, Don Juan à la petite semaine, écumeur de lits, amant de poche, infidèle, obsédé, lubrique, aujourd'hui sans désir, retranché du monde dans cette vieille caravane enterrée à la lisière de la forêt, n'attendant plus rien, mort ou tout comme, l'âme enfouie dans une taupinière et mon enfance avec, c'est moi, oui, qu'on a obligé de revêtir avant l'âge et à mon cœur défendant

un corps d'homme fait, un corps soudain qui pèse son poids de chair à prendre plaisir au jeu changeant des formes, et qui joue, joue, joue jusqu'à plus soif, joue à l'amour foldingue avec sa vie, celle des autres et gare aux larmes, gare aux cris, gare aux corps démantés, bateaux épars sur quels récifs : ces oreillers déchirés, ces seins alourdis, ces visages de petits matins tristes quand le fard n'est plus qu'un barbouillage, et ces jambes désarticulées qui traînent comme dans la coulisse d'un théâtre poussiéreux ; oui, avouer enfin : ce corps aujourd'hui rejeté comme un vieux jouet, sans usage, au fond de la mémoire, c'est moi, Simon, moi hélas, à l'ombre d'un geai, dépossédé de son cri et qui tremble à l'approche des chasseurs.



Guy Giffette

samedi 8 août

Parution du n° 38 de *Corbières matin*9 h Sortie pédestre : *Féérique, le chemin des mitounes au Villar-en-Val*

9h30 Atelier de lecture autour de l'œuvre de Claude Simon, animé par François Bon

15 h Cycle vidéo *Un siècle d'écrivains* : René Char16 h Les rencontres de l'abbaye
Lecture de textes de Claude Simon
par les comédiens17 h Cycle documentaire
Le Convoi de Patrice Chagnard18 h Les rencontres de l'abbaye
« Claude Simon : ce dont il hérite, ce qu'il change » animé par Dominique Viart, avec
François Bon, Jean-Paul Goux, et Jean Rouaud21 h30 Cinéma aux étoiles : *Pickpocket*
de Robert Bresson

21 h30 Concert de musique de chambre

24 h Journal télévisé du Banquet

dimanche 9 août

Parution du n° 39 de *Corbières matin*9 h Sortie pédestre : *Escapade à Bourdicot (Labastide-en-Val)*

9h30 Atelier de lecture autour de l'œuvre de Claude Simon, animé par François Bon

15 h Cycle vidéo *Un siècle d'écrivains* :
André Suarès16 h Les rencontres de l'abbaye
Lecture de textes de François Bon,
Jean-Paul Goux et Jean Rouaud17 h Cycle documentaire
Roger and me de Michael Moore

17h30 Concert d'orgue par Jean-Pierre Lecaudey

18 h Les rencontres de l'abbaye
« Claude Simon, ce qu'on lui doit », animé par
Dominique Viart, avec François Bon, Jean-Paul
Goux et Jean Rouaud21 h30 Cinéma aux étoiles : *La Jetée* et *Level 5* de
Chris Marker22 h Les rencontres de l'abbaye
« Dire la vérité sur le négationnisme », par
Alain Bihr, Didier Daeninckx, Valérie Igounet
et Philippe Videlier

24 h Journal télévisé du Banquet



vendredi 14 août



lundi 10 août

Parution du n° 40 de *Corbières matin*

- 9 h Sortie pédestre : *Les crêtes de Saint-Pierre-des-Champs, séquence émotion.*
- 11 h Atelier de philosophie pour adolescents, animé par Antoine de La Taille
- 15 h Cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*
Vladimir Maïakovski
- 15 h 30 Atelier de philosophie pour adultes, animé par Françoise Valon
- 16 h Film vidéo
Vie et mort des langues de Paule Zajdermann
- 16 h Les rencontres de l'abbaye
« Théorie de la vérité chez Michel Foucault », par Maité Larrauri, qui enseigne la philosophie à Valence (Espagne)
- 17 h Cycle documentaire
La Mémoire obstinée de Patricio Gutzman
- 17 h Atelier pour enfants : « Lecture de la rivière »
- 18 h Les rencontres de l'abbaye
« Une lecture nietzschéenne de Dostoïevski », par Marie-Claire Galpérine, avec une lecture par les comédiens d'extraits des *Frères Karamazov*
- 21 h 30 Cinéma aux étoiles
Haut bas fragile de Jacques Rivette
- 22 h Soirées philosophiques
« Exactitude et vérité », par Carlo Ginzburg, Jean-Claude Milner et Jean-Claude Zancarini
- 24 h Journal télévisé du Banquet

mardi 11 août

Parution du n° 41 de *Corbières matin*9 h Sortie pédestre : *Perdu de vue, marche d'orientation à Lagrasse*

11 h Atelier de philosophie pour adolescents

15 h Cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*

Pier Paolo Pasolini

15 h 30 Atelier de philosophie pour adultes

16 h Les rencontres de l'abbaye

« Critique et vérité » avec Bernard Simeone et les responsables des revues littéraires :

L'Indice, Ricardo Bellofiore, *Quimera*, Ana Nuño, *La Quinzaine littéraire*, Maurice Nadeau

17 h Cycle documentaire

Le Camp du Vernet de Linda Ferrer-Roca

17 h Atelier pour enfants : « Lecture de la rivière »

18 h Les rencontres de l'abbaye

« La vérité biographique, Gide, Diderot », par Pierre Lepape

21 h 30 Cinéma aux étoiles

Van Gogh de Maurice Pialat

22 h Soirées philosophiques

« L'énonciation messianique de la vérité », par Christian Jambet

24 h Journal télévisé du Banquet



mercredi 12 août

Parution du n° 42 de *Corbières matin*9 h Sortie pédestre : *Sur les traces des cathares, pique-nique près de Termes*

11 h Atelier de philosophie pour adolescents

15 h Cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*

Stefan Zweig

15 h 30 Atelier de philosophie pour adultes

16 h Les rencontres de l'abbaye

« Le documentaire, cinéma de la vérité ? », par Jean-Louis Comolli

17 h Cycle documentaire

Images de la guerre de Haroun Farocki

17 h Atelier pour enfants : « Lecture de la rivière »

18 h Les rencontres de l'abbaye

« Le leurre photographique »

par Christian Caujolle

21 h 30 Cinéma aux étoiles

Dieu sait quoi de Jean-Daniel Pollet

22 h Soirées philosophiques

« Vous êtes mes témoins », par Benny Lévy

24 h Journal télévisé du Banquet

jeudi 13 août

Parution du n° 43 de *Corbières matin*9 h Sortie pédestre : *Pèlerinage à Boutenac, la chapelle Saint-Siméon*

11 h Atelier de philosophie pour adolescents

15 h Cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*

Giuseppe Tomasi di Lampedusa

15 h 30 Atelier de philosophie pour adultes

16 h Les rencontres de l'abbaye

Lecture par les comédiens de *L'Invention du monde* d'Olivier Rolin

17 h Cycle documentaire

Memory of the camps, Desert victory diffusé par la BBC

17 h Atelier pour enfants : « Lecture de la rivière »

18 h Les rencontres de l'abbaye

Olivier Rolin dialogue avec Bernard Comment

21 h 30 Cinéma aux étoiles

Maine-océan de Jacques Rozier

22 h Soirées philosophiques

« Travail et paresse de la vérité », par Guy Lardreau

22 h Concert de jazz avec le Richard Calleja Quartet

24 h Journal télévisé du Banquet

vendredi 14 août

- Parution du n° 44 de *Corbières matin*
- 9 h Sortie pédestre : *Bergers et bergères, tous à Montagut (Thézan-des-Corbières)*
- 11 h Atelier de philosophie pour adolescents
- 15 h Cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*
Georges Simenon
- 15 h 30 Atelier de philosophie pour adultes
- 16 h Les rencontres de l'abbaye
« *In vino veritas* », par Patrick de Marien,
David Moreno et Vincent Pousson
- 17 h Cycle documentaire : *Pas vu, pas pris*
de Pierre Carles
- 17 h Atelier pour enfants : « Lecture de la rivière »
- 18 h Les rencontres de l'abbaye
« La vérité cinématographique »,
par Pierre Carles
- 21 h 30 Cinéma aux étoiles
La Mort d'Empédocle de Jean-Marie Straub
- 22 h Concert de clôture de l'académie d'orgue
- 22 h Lecture de *Ernesto Prim* de Raymond Lepoutre
- 24 h Journal télévisé du Banquet

samedi 15 août

- Parution du n° 45 de *Corbières matin*
- 9 h Sortie pédestre : *Surprise assomptionnelle, entre ciel et terre*
- 15 h Cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*
Curzio Malaparte
- 16 h Les rencontres de l'abbaye
« La vérité des humbles », avec Rémy Cazals
pour *Les Carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier, 1914-1918*, et Georges Barthas
- 17 h Cycle documentaire
Le marchand, le collectionneur et le peintre
- 17 h Atelier pour enfants : « Lecture de la rivière »
- 18 h Les rencontres de l'abbaye
« Le néolithique en Méditerranée »
par Jean Guilaïne
- 21 h 30 Cinéma aux étoiles
Mes petites amoureuses de Jean Eustache
- 24 h Journal télévisé du Banquet

dimanche 16 août

- Parution du n° 46 de *Corbières matin*
- 9 h Sortie pédestre : *À l'assaut de Saint-Pierre d'Alaric, près de Moux*
- 16 h Au petit cloître, les comédiens nous donneront
à entendre un florilège de textes.
- 17 h Cycle documentaire
Reprise d'Hervé Le Roux
- 21 h 30 Cinéma aux étoiles
Le Carrosse d'or de Jean Renoir



renseignements pratiques

Lieux et horaires d'ouverture**La librairie**

de l'abbaye est ouverte tous les jours, de
10 heures à 20 h 30.

L'exposition

de dessins de Jean-Louis Tripp et Jean-Pierre
Cagnat, à l'abbaye, de 14 heures à 19 heures.

Les projections du cycle vidéo

ont lieu à 11 heures, 15 heures et 17 heures,
dans l'ancienne cuisine des moines de l'abbaye.

L'atelier de philosophie pour les enfants

se déroule de 11 heures à midi à l'école du villa-
ge.

L'atelier de philosophie pour les adultes

a lieu à l'école, chaque après-midi à 15 heures.

Le bistrot du Banquet

Au comptoir du livre, est ouvert tous les jours à
l'abbaye de 10 heures à 22 h 30. Y sont
proposés : dégustation de vin, boissons, glaces,
tartines du pays, salades...

Le cinéma aux étoiles

a lieu chaque soir à 21 h 30 à l'abbaye.
Entrée : 35F, gratuit moins de 12 ans.

Sorties pédestres

Le rendez-vous est fixé chaque matin à 9 heures pré-
cises au Point Accueil du Banquet, sur le boulevard de la
Promenade. Les circuits durent de 2 à 3 heures environ.
Ajouter un quart d'heure ou une demi-heure en fonction
de la situation du sentier par rapport à Lagrasse. Prévoir
des chaussures de marche confortables, un couvre-chef,
et un demi-litre d'eau minimum par personne.

Restaurants

Les restaurateurs partenaires du Banquet organisent
chaque soir deux formules spéciales, avant et après les
séances de cinéma, les concerts et les colloques, pour
vous permettre de ne rien rater. Premier service entre
19 heures et 21 heures ; deuxième service à partir de
23 heures

Hostellerie Charlemagne 04 68 43 10 89

Le Saint-Hubert 04 68 43 15 22

Les Trois Grâces 04 68 43 18 17

corbières matin

corbières matin

est le bulletin de l'association
Le Marque-page (régie par la loi de 1901).

Adresse

11220 Lagrasse ; tél. : 04 68 24 05 75

Directeur de publication

Jean-Michel Mariou

Comité de rédaction

Dominique Blanc, Michèle Planel, Alain Raybaud,
Philippe Rochette, Jean-Claude Zancarini.

Corrections

Laure Clément

Stagiaire

Elsa Brunet

Conception graphique

Imme Werner

Photo numérique

Prise de vue : Simon Andreieff
Traitement de l'image : Jean-Marc Fabius

Publicité

Célia Fayeton

**Impression sur DocuTech Rank Xerox
à l'école du village**

Ludovic Van Den Driessche, Éric Dovergne

Diffusion

Suzanne Beaujour

Distribution

L'Indépendant.

corbières matin est édité grâce au soutien de
The Document Company Rank Xerox,
des papeteries Arjo Wiggins et de l'A.O.C. Corbières.

Retrouvez le Banquet du livre et *Corbières matin*
sur Internet

<http://www.chrono.fr/banquetdulivre>

Conception

Francisco Cabrita, Alexandre Ganea

(publicité)

europa

revue littéraire mensuelle

fondée en 1923

parmi les dernières parutions

Jazz & Littérature

Bernard-Marie Koltès

Stéphane Mallarmé

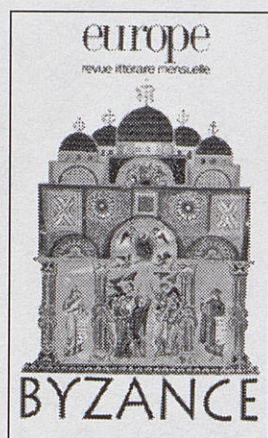
Benjamin Fondane

Byzance

Kateb Yacine

Jules Michelet

Giacomo Leopardi



En vente en librairie

Europe, 64 boulevard Auguste-Blanqui, 75013 Paris

Tél. : 01 43 37 59 04 – Fax : 01 45 35 92 04

Abonnement un an – France : 460 F. Étranger : 560 F.

corbières matin

Lecture de textes de François Bon,
Jean-Paul Goux et Jean Rouaud

« Dire la vérité sur le négationnisme »,
par Alain Bihr, Didier Daeninckx,
Valérie Igounet et Philippe Videlier

Un siècle d'écrivains
André Suarès

Cycle documentaire

La Jetée et *Level 5*
de Chris Marker
